

L'UNION FAIT LA FORCE

Le discours mis par Salluste (1) dans la bouche de Micipsa mourant, se termine par un appel à l'union, souvent renouvelé : « *Concordiâ parvae res crescunt, discordiâ maxumae dilabuntur* ». Cette maxime, qu'on peut résumer dans le dicton « L'union fait la force » a été illustrée par deux sortes d'exemples qu'on retrouve dans les milieux les plus divers.

La première, qui ne se rencontre que dans la littérature classique, a pour héros Sertorius. La version la plus ancienne ne remonte qu'à Valère Maxime (2) à qui l'a empruntée Frontin (3). Il y est fait cependant allusion par Horace (4), mais le général romain n'est pas mentionné. Voici le trait tel que le rapporte Plutarque (5) : c'est la version la plus détaillée. « Pour ôter le découragement où cet échec avait jeté ses soldats, il assemble toute l'armée et fait amener deux chevaux : l'un très vieux et très faible, l'autre grand et robuste, et remarquable surtout par la beauté de sa queue et par l'épaisseur des crins dont elle était garnie. Près du cheval faible, il place un homme grand et fort, et près du cheval vigoureux, un petit homme qui n'avait aucune apparence de force. Au signal donné, l'homme fort saisit à deux mains la queue du cheval faible et la tire de toutes ses forces comme pour l'arracher, tandis que l'homme faible, prenant un à un les crins du cheval fort, les arrache tous très facilement. Le premier, après bien des efforts inutiles qui prêtaient fort à rire aux spectateurs, abandonne son entreprise ; l'homme faible, au contraire, montre la queue de son cheval, qu'il avait en un moment et, sans aucune peine, dégarnie de tous ses crins. Sertorius alors se levant : « Mes alliés, leur dit-il, vous voyez que la patience a beaucoup plus de pouvoir que la force (6) et que des choses qu'on ne peut surmonter toutes à la fois, cèdent aisément quand on les prend l'une après l'autre. La persévérance est invincible : c'est par elle que le temps, attaquant les plus grandes puissances, les détruit et les renverse ; c'est un allié aussi sûr pour ceux à qui la raison fait observer et saisir le moment favorable, qu'elle est un ennemi dangereux pour ceux qui mettent trop de précipitation dans les affaires. C'est par de semblables apologues que Sertorius rassurait ses soldats et leur enseignait à attendre les occasions ». Un

(1) *Jugurtha*, ch. x.

(2) *Faits et paroles mémorables*, L. VII, ch. III, § 5.

(3) *Stratagèmes*, L. I, ch. x, ex. 1 ; L. IV, ch. VII, ex. 6.

(4) *Épîtres*, L. II, ép. 1, v. 45-46 ;

.... caudæque pilos ut equinæ

Paulatim vello.

(5) *Vie de Sertorius*, ch. XIII.

(6) Patience et longueur de temps
Font plus que force ni que rage.
(La Fontaine).

contemporain de Plutarque, Pline le jeune, cite, comme une chose connue, le stratagème employé par Sertorius (1).

La seconde division comprend elle-même deux types : l'un représenté par une anecdote indienne, l'autre par une série de récits qui aboutissent à la fable bien connue de La Fontaine : *Le vieillard et ses enfants*. Voici l'anecdote indienne dont je ne connais pas d'autre version (2). « Dans la légende de Pūrna, un personnage très riche nommé Bhava, venant à s'affaiblir, se fait cette réflexion : Quand je serai mort, mes enfants vont se diviser ; il faut trouver quelque moyen pour empêcher leur désunion. Il leur dit donc : Mes enfants, apportez du bois. Quand le bois fut apporté : Mettez-y le feu, dit-il ; et ils l'y mirent. Bhava leur dit alors : Que chacun de vous retire les tisons. Ils les retirèrent tous et le feu s'éteignit. Bhava leur dit ensuite : Avez-vous compris, mes enfants ? — Oui, cher père, nous avons compris. Bhava récita aussitôt la sentence suivante :

« C'est réunis que les charbons brûlent ; l'union des frères fait leur force et, comme les charbons aussi, c'est en se séparant que les charbons s'éteignent ».

Le second type, qui est représenté par de nombreux spécimens, fournit un groupe bien homogène. Nous trouvons d'abord la fable ésopeque *Les enfants du laboureur* (3). « Les enfants d'un laboureur étaient en querelle, le père avait beau les exhorter, il ne pouvait les réconcilier par ses discours. Il sut les persuader par des faits. Un jour qu'ils étaient assis, il se fit apporter des baguettes. Quand elles furent apportées, il les prit, en fit un seul faisceau et ordonna à ses fils, l'un après l'autre, de les rompre. Après l'avoir essayé, ils n'y réussirent pas. A la fin, il délia le faisceau et les leur donna à casser une à une, ce qui fut fait rapidement. Mes enfants, dit le père, il en est de même de vous ; tant que vous serez d'accord, vous serez invincibles et inabordables à vos ennemis. Mais si vous continuez à vous disputer et à vous quereller, vous serez pour eux une proie facile. »

En reprenant ce sujet, Babrias ajoute un détail : le vieillard est sur le point de mourir : ses recommandations auront donc plus de poids (4). « Au temps jadis, un homme devenu vieux avait beaucoup d'enfants ; dans ses dernières recommandations, car il était sur le point de finir ses jours, il leur ordonna de former, s'il y en avait, un faisceau de minces baguettes ; on le lui apporta. — Essayez maintenant, mes enfants,

(1) *Epistolae*, L. III, ép. IX (éd. Keil, Leipzig, 1873, in-12, p. 53). « Erat in consilio Sertorianum illud exemplum, qui robustissimum et infirmissimum militem jussit caudam equi — reliqua nosti ». On connaît aussi, comme exemple de l'habileté de Sertorius, l'histoire de la biche qui passait pour servir d'intermédiaire entre les dieux et lui (Plutarque, *Vie de Sertorius*, ch. XI ; Polyen, *Stratagèmes*, éd. Moelber, Leipzig, 1887, in-12, L. VIII, ch. 22, p. 377-378. Frontin, *Stratagèmes*, I. IX, § 13.

(2) Burnouf, *Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien*, Paris, 1876, grand in-8, section III, *Vinaya ou discipline*, p. 213 (extrait du *Bkat-gyur*, section Hdal-va).

(3) Furia, *Fabulae aesopicae*, Leipzig, 1810, in-8°, n° 52.

(4) *Fables*, éd. Schneidewin, Leipzig, 1880, in-12, n° 47, p. 21-22.

avec toute votre force, de briser ces baguettes réunies ensemble. — Ils ne purent y réussir. — Essayez maintenant, une à une. — Chacune des baguettes fut bientôt cassée. — Mes enfants, dit-il, si vous êtes tous d'accord, personne ne pourra vous nuire, fût-il le plus fort possible. Mais, si vous êtes séparés d'avis les uns d'avec les autres, croyez qu'il vous arrivera comme à chaque baguette ». La paraphrase en prose de Babrias ne présente aucune différence (1).

Les personnages qui figurent dans les fables grecques sont anonymes : il n'en est pas ainsi dans d'autres récits qui ont attribué ce trait à des personnages historiques. C'est ainsi qu'Abou'l Faradj El Isbahâni raconte qu'un contemporain du prophète Moh'ammed, Qaïs ben As'im El Minqari, après avoir fait à son lit de mort diverses recommandations à ses fils (2) sur la façon dont il voulait être enterré, réunit quatre-vingts flèches, les attacha avec une corde d'arc et dit à ses enfants : Brisez-les. — Ils n'y réussirent pas. — Séparez-les. — Ils les séparèrent. — Brisez-les l'une après l'autre. — Ils les brisèrent. — Il en sera ainsi de vous, dit-il, si vous êtes unis ou séparés (3).

Longtemps après, à l'autre extrémité du monde musulman, cet apologue fut employé en Espagne. Lors de la décadence de l'empire omayyade de Cordoue, à laquelle les Berbères prirent une large part, leur chef, Zâoui, voulant les engager à rester unis et à appuyer tous le prétendant de son choix, Solaïman, prit cinq lances et en ayant fait un faisceau, il le donna au soldat qui passait pour le plus fort, en lui demandant de le briser. L'autre n'y parvint pas. Détache la corde, dit Zâoui, et brise-les une à une. En un instant, le Berbère les rompit toutes. Que ceci vous serve d'exemple, dit Zâoui, et il tira la morale de cet apologue (4).

(1) *Fabularum Babrianarum paraphrasis Bolleiana*, Vienne, 1877, in-12, n° 38. Ce sont les fables grecques qui ont été la source médiate ou immédiate de celle qui se trouve dans le recueil turk traduit par Decourdemanche. *Fables turques*, Paris, 1882, in-18, fable 25, p. 51-52. *Le laboureur et ses enfants*. Certain villageois avait des fils aussi querelleurs que dénués de bon sens ; jour et nuit, ce n'étaient que des disputes entre les frères ; tout devenait pour eux motif à contestation. Le père, désolé de ce fâcheux état de choses, se mit à réfléchir aux moyens d'y porter remède. Certain jour, il se munit d'un faisceau de baguettes et il le leur présenta.

Qui de vous, leur demanda-t-il, pourra rompre ce faisceau ?

Chacun à son tour s'y essaie de toute sa force sans pouvoir y réussir. Alors le père délie le faisceau et donne à chacun une baguette. — Brisez-les, maintenant, leur dit-il.

Vous les avez rompues facilement quand elles ont été séparées ; il en sera de même pour vous ; le moindre et le plus faible ennemi vous vaincra. Il est certain, au contraire, que si le lien d'une nouvelle concorde et d'un amical accord vous unit, nul ne pourra vous nuire.

Où règnent l'union et la concorde, les tentatives hostiles, même les plus multipliées, restent impuissantes.

(2) 33, suivant Ibn Qotaïbah, *Kitâb el Ma'ârif*, éd. Wüstenfeld, Goettingen, in-8°, 1850, p. 154.

(3) *Kitâb el Aghâni*, Boulaq, 1285 hég., 20 v. in-4°, t. XII, p. 154 ; Quatremère. *Mémoire sur la vie et les ouvrages de Meïdâni*, Paris 1828, in-8°, p. 60.

(4) Dozy, *Histoire des Musulmans d'Espagne*, Leyde, 4 v. in-12, 1861, t. II, p. 288-289, d'après Ibn el Khat'ib ; c'est probablement des Arabes que ce récit

De l'Arabie et de l'Espagne, la scène se transporte en Scythie, dans la plus vaste extension de cette expression géographique. Scilurus, roi des Scythes, laissait quatre-vingts enfants. Comme il sentait qu'il allait mourir, il demanda un faisceau de dards. Prenez-les, leur dit-il, tâchez de rompre et de briser cet assemblage ainsi lié et compact. Ils durent y renoncer. Mais lui, tirant les dards un à un, les rompit tous à lui seul avec la plus grande facilité. Il avait voulu leur faire voir que, grâce à l'union et à la bonne entente, on se rend fort et invincible, tandis que la discorde n'a ni consistance ni durée (1). On remarquera le chiffre de *quatre-vingts* fils de Scilurus, correspondant aux *quatre-vingts* flèches (chiffre inexplicé) de l'histoire de Qais, qui n'avait que 33 fils, ce qui tendrait à prouver l'origine grecque de cette dernière.

C'est encore dans un pays qui, dans l'antiquité, faisait partie de la Scythie, qu'un historien byzantin fait donner par un roi cette leçon de concorde. En mourant, Svatopluck, roi de la Grande Moravie (la Hongrie actuelle), présenta à ses trois fils un faisceau de trois baguettes en les invitant successivement à les rompre, ce qu'ils ne purent, mais ils y réussirent une fois le faisceau délié. Il leur montra par là les effets de l'union et de la concorde ; mais ces enseignements ne furent pas suivis, car peu après sa mort, la dissension qui éclata entre ses fils livra le pays aux Hongrois (2).

Après les Scythes d'Europe, les Scythes d'Asie : Ricold de Montecroce (3), et Hayton d'Arménie (4) rapportèrent la même anecdote avec

passa aux Somalis, bien qu'il soit localisé dans une de leurs tribus, les Maréhans. Un homme, nommé Abi Goulid, a quatre femmes qui lui donnent chacune un fils. Comme ils se disputent continuellement, leur père leur ordonne d'apporter chacun un morceau de bois. La chose faite, il fait un faisceau et dit à un de ses fils : Brise-le. Il n'y réussit pas plus que ses frères. Alors le père délie le faisceau, brise les morceaux de bois les uns après les autres et donne à ses fils l'enseignement à tirer de cet exemple (Schleicher, *Somali-Texte*, Vienne, 1900, in-8°, p. 63-64).

(1) Plutarque, *Apophtegmes des rois et des généraux. Moralia*, éd. Bernardakis, t. II. Leipzig 1889, in-12, p. 80 ; *Du bavardage*, ch. XVII, *Moralia*, t. III. Leipzig, 1891, p. 323 ; Suidas, *Florilegium*, éd. Gaisford, t. III, Leipzig, 1834, titre LXXXIV, § 16, p. 139.

(2) Constantin Porphyrogénète, *De administrando imperio* ch. XLI, *Opera*, t. III, éd. Bekker, Bonn, 1840, p. 175-176 ; Léger, *Le Monde Slave*, Paris, 1873, in-12, p. 338.

(3) *Relation*, p. 292 « Comment Tartre procédèrent et leur conquête, ap. L. de Backer, *L'Extrême-Orient au moyen-âge*, Paris, in-8°.

(4) *Relation*, p. 168-169, ap. L. de Backer, *L'Extrême-Orient au moyen-âge*. « Il plot à Dieu une grant maladie prist Canguis Kaan (Djenguiz-Qaân). Donc, il fit venir devant soy XII enfans que il avoit, et leur commanda qu'ils feussent toujours d'une volonté et d'un accort. Et leur donna un tel exemple. Il commanda que chascun portast une sajette. Et quant toutes les douze sajettes furent assemblées ensemble, lors commanda au premier filz qu'il preist toutes les sajettes et les rompist à ses mains. Et celui les prist, et ne les pot rompre aux mains. Après les bailla au secont, et ne les pot rompre. Après commanda Canguis que les sajettes fussent départies, et commanda au plus petit de ses enfans qu'il prist une de ces sajettes par soy et que il la brisast, et l'enfant brisa toutes les sajettes. Alors se tourna

Djenguiz Khân pour héros, et c'est d'eux sans doute que l'emprunta le prétendu Mandeville dans le récit de son voyage supposé (1). Elle existe aussi, mais avec quelques variantes dans plusieurs historiens orientaux qui ont fait mention de ce prince (2). Mirkhond la raconte ainsi (3) : Un jour, ayant réunies enfants et ses proches, il tira une flèche de son carquois et la brisa. Il recommença avec deux autres qu'il cassa et continua d'ajouter des flèches successivement jusqu'à ce qu'il fut arrivé à un faisceau tel que les plus forts ne purent le briser. Se tournant alors vers ses fils, il leur dit : Voilà votre exemple ; si vous vous opposez un à un ou deux à deux à votre ennemi, il vous détruira et vous anéantira ; mais si vous vous réunissez tous et vous appuyez mutuellement, personne ne pourra rien contre vous ». — La version du prince turkoman, Abou'l Ghâzi Behadur Khân, quoique empruntée à la même source, présente quelques variantes. Le Khân réunit autour de lui ses quatre fils (Djoudji-Khân, Djaghataï-Khân, Okedaï-Qaân et Touli), leur donna des conseils et leur dit : Vivez toujours en bonne intelligence les uns avec les autres et évitez toute discorde entre vous. Tirant alors de son carquois une flèche, il la rompit, puis, ayant pris quelques flèches qu'il lia ensemble, il demanda si quelqu'un d'entre eux pourrait la rompre. Personne ne le put. Regardant alors ses fils, il leur dit : Vous ressemblez à ces flèches. Si vous restez fortement unis, et si, après avoir proclamé l'un de vous comme souverain, vous lui restez soumis et fidèles, jamais aucune force ne sera assez grande pour vous briser. Mais, si, manquant d'accord et d'union, vous venez à vous diviser, on vous brisera tous aussi facilement qu'on peut rompre une flèche seule (4).

Canguis vers ses enfans, et leur dist pour quoy ne peustes vous despécier les sajettes si comme je vous avoie commandé, et ceulx distrent pour ce que elles estoient tous ensemble. Et pourquoi les as despéciées celui petit enfant ? Et ils respondirent pour ce que il les a despéciées à part soy. Lors dit Canguis Kaan tout ainsi avendra il de vous. Car tant com vous serez d'une volenté et d'un accort, vostre seigneurie durera toujours. Et quant vous serez départie et deiscordans, tantost tournera vostre seigneurie à néant et ne pourra durer ».

(1) *The Woiage and Travaile*, éd. Halliwell, Londres, 1866, ch. XXI, p. 228, cf. Bovenschen, *Die Quellen für die Reisebeschreibung des Johann von Mandeville*, Berlin, 1888, in-8° p. 95. Dans le *Magasin pittoresque* (XXXIII^e année, 1865, p. 152), la fable de La Fontaine est rapprochée du récit de Mandeville et de Hayton, mais la conclusion qu'en tire l'auteur de l'article est erronée, faute d'avoir connu les sources orientales ; il croit que cette fable a été adressée aux princes chrétiens pour les engager à s'unir contre les invasions mogholes.

(2) D'Ohsson, *Histoire des Mongols*, La Haye, 4 vol. in-8°, 1834, t. II, p. 270-271, note, d'après Rachid eddin. Cf. aussi Petis de Lacroix, *Histoire du grand Genghizcan*, Paris, 1740, in-12, liv. IV, ch. XIV, p. 487-488, Galand, *Paroles remarquables des Orientaux*, à la suite de la *Bibliothèque Orientale* de D'Herbelot, La Haye, 1779, 4 vol. in-4°, t. IV, p. 507 ; Erdmann, *Temudschin der Unerschütterliche*, Leipzig, 1862, in-8°, p. 442, d'après Djoueïni et Mirkhond.

(3) *Vie de Djenghiz Khân*, Paris 1840, in-8°, p. 80.

(4) *Histoire des Mogols et des Tatares*, éd. et trad. Desmaisons, Saint-Pétersbourg. 1874, 2 v., t. I, p. 93, t. II, p. 101-102.

Si nous repassons en Europe, nous voyons Charles-Quint faire allusion à cette fable, dans une dépêche adressée à Beauvais, son agent pour l'élection à l'Empire (1) pour laquelle il craignait quelques temps la rivalité de son frère Ferdinand : Ce seroit pour desmembrer tous les pays et seigneuries d'Autriche, mettre division entre nous et notre frère, séparer la troupe des puissances et seigneuries que nos prédécesseurs nous ont laissées, afin qu'icelles désunies et séparées, l'on pust plus facilement rompre les flèches de nostre commun pouvoir et détruire entièrement notre maison ».

On voit que ce n'est pas à la forme ésopique que fait allusion Charles Quint, mais à celle que nous avons rencontrée chez les Arabes, les Scythes, les Slaves et les Tatars ; je ne sais par quelle voie il la connut. Mais à partir du xvi^e siècle, c'est la fable ésopique qui inspira les fabulistes et les moralistes occidentaux. Dès avant 1542, Corrozet la mettait en vers (2). Il avait été précédé par Laurent Valla dont l'apologue latin, *Agricola*, fut traduit en prose française par Guillaume Tardif, « professeur au Collège de Navarre, maistre-liseur du roy Charles, huitiesme de nom ». Ung Laboureur avoit plusieurs enfans, lesquels avoient continuellement guerre et discorde entre eux et ne les pouvoit ledict père apointer ne acorder ensemble. Pour laquelle chose faire, il commanda que on lui apportast une grande quantité de boys, ouquel eust plusieurs verges et bastons, ce qui luy fut aporté en la présence de sesdis enfans. Et tantost ledict père mist tout le boys en un faisseau et commanda à chascun de sesdis enfans qu'ilz levassent et ostassent, chascun à part soy, ledit faisseau du lieu ouquel il estoit, ce qu'ilz ne peurent faire pour la pesanteur de celui. Et pourtant le laboureur dessusdict deslya ledict fardeau et en bailla une verge à chascun de sesdis enfans, en leur recommandant qu'ilz rompissent lesdites verges et que finalement ils dissolussent et ostassent ledict faisseau par parties, ce qu'ilz firent légèrement. A ceste cause, le dessusdict père dist à sesdis enfans : Mes fils, tant comme vous vivrés ensemble en paix et que scrés d'une mesme volenté, nul ne vous pourra nuire ou grever, ains serés invionibles et ne vous pourront vos ennemis esbranler ne mouvoir de vostre estat, non plus que vous n'avés peu, chascun pour soylever le fardeau, lequel avés facilement defaict par parties. Et au contraire, se vous vivés en hayne, sédition et discorde, vous serés facilement deffaiz par vos adversaires, qui vous froisseront et prendront comme leur proye, chascun par soy, ce qu'ilz ne pourront faire tant que serés unis en bonne amour et vraye union ensemble » (3).

(1) Instruction du 5 mai 1519, ap. Le Glay, *Négociations diplomatiques* t. II, cité par Mignet, *Rivalité de François 1^{er} et de Charles-Quint*, Paris, 1886, 2 v. in-12, t. I, ch. II, p. 167-168.

(2) *Les fables du très ancien Ésop, mises en rithme française*, Paris, 1882, in-8°, fable CI, p. 207-208, *Du laboureur et de ses fils*, avec cette morale au début :

C'est un grand bien, joyeux et délectable
Quand les parents vivent ensemblement
En bonne paix et amiablement
Et que l'un est à l'autre secourable.

(3) *Les apologues de Laurent Valla translats du latin en français*, Le Puy

Cinq ans après Corrozet, Guillaume Haudent publiait, en 1547, sa traduction en vers, bien inférieure à celle de son prédécesseur (1), à laquelle il adapta, comme morale, la parole attribuée à Micipsa par Salluste (2). Nous voyons ensuite cette phrase paraphrasée dans un écrit publié en 1574 à Edinbourg, sous le titre de : *Le Réveille-matin des François et de leurs voisins* (3), par Eusèbe Philadelphie, pseudonyme qui cacherait suivant les uns Théodore de Bèze, ou suivant d'autres, un certain Arnold, absolument inconnu d'ailleurs. Au xvii^e siècle, Le Noble voulut démontrer aussi que

Toute puissance est faible, à moins que d'être unie

et sa fable, *Le Fagot* (4), se lit encore à côté de celle de la Fontaine, malgré l'abus des moralités qu'il y joint en prose et en vers. On connaît celle où notre grand fabuliste a donné une suite à la leçon faite par le père (5). Enfin, on peut citer l'imitation élégante que Desbillons en a faite en vers latins (6) et, pour terminer, le court récit du chanoine Schmidt, *Les sept baguettes* (7).

RENÉ BASSET,

Directeur de l'École des Lettres,
Correspondant de l'Institut.

1876, in-8°, p. 155-156. On remarquera qu'une nouvelle épreuve est ajoutée, celle de soulever le faisceau.

(1) *Trois cent soixante et six apologues d'Ésope*, Rouen, 1877, in-4° (non paginé), 1^{er} partie, fab. 4.

(2) La morale est que par concorde
On voit petites choses croistre
Et les grandes souvent descroitre
Pour maintenir noyse et discorde.

(3) Cité par Liotard, *De quelques emprunts ou imitations en littérature*, Nîmes, 1867, in-8°, p. 28.

(4) *Contes et fables*, Paris, 1700, 2 vol. in-12, t. I, p. 17-19, conte v, avec cette devise :

*Conjunctos vis nulla potest abrumpere fasces.
Vivite concordés aut ruet alta domus.*

(5) L. IV, fable XVIII. *Le vieillard et ses enfants*, cf. surtout les notes de l'édition Regnier, *Œuvres de La Fontaine*, t. I, Paris, 1883, in-8°, p. 335-340.

(6) *Fabulae aesopiae*, Paris, 1778, in-12, l. II, f. 12, *Agricola et ejus filii*, p. 31-32.

(7) Schmidt, *Contes choisis*, éd. Scherdlin, Paris, 1877, in-16, p. 30.